

Nathalie Bélanger

ROUGE



Canif



Cégep du Vieux Montréal

| | |
|------------------------------------|----|
| Le manteau | 3 |
| Les toilettes | 5 |
| Le vent dont j'ai rêvé | 6 |
| Dessiner les étoiles | 7 |
| Le voyage | 8 |
| Pour Asraël | 9 |
| La nuit tombe | 10 |
| La cage | 11 |
| Dire à un salaud qu'il l'est | 12 |

Nathalie Bélanger
ROUGE

À tous les gens qui ont su un jour toucher mon cœur et,
par ce qu'ils étaient, m'aider à devenir qui je suis...

E. T.

Le manteau

J'avance dans la rue d'un pas agité. Il fait froid... J'arrive devant l'immeuble déglingué, presque en ruines, celui où il y a un petit bistrot de quartier, celui où un jour... Il y a longtemps... Mon corps porte ma tête qui semble lourde, trop lourde, pleine à craquer. Sans savoir pourquoi, mon cœur se serre comme si ses parois suffoquaient malgré le gel sous le poids du passé.

Je pousse la porte et entre... Comme une abonnée de Louis-H, je regarde le décor nouveau et les gens aussi. Debout devant la porte, je tremble, j'ai froid, je me sens étourdie... Je me précipite vers une table pour ne pas tomber et me faire absorber par cet univers dont j'ignore tout. Mais pourquoi ?

Je commande un cognac histoire de me ressaisir un peu. Par la fenêtre, j'aperçois un manteau rouge, une casquette noire. Je ne vois pourtant personne. Le manteau entre. Je vois aussi un tam-tam porté en bandouillère mais, toujours personne.

Je sens une chaleur envahir mon corps depuis mes orteils jusqu'à la racine de mes cheveux. C'est comme si un petit être était entré en moi en tenant en ses mains une boîte de laquelle s'échappe une lumière blanche, étincelante, aveuglante.

J'ai chaud, j'ai mal, mon corps se souvient mais mon esprit est figé. Figé dans le béton des murs d'Albert Prévost, figé dans quelques points de smack, figé dans ce que je veux à tout prix effacer.

Mes tympans ondulent, ils vibrent, ils se rappellent eux aussi... Mes yeux sont fermés, j'ai peur. Peur du noir, couleur de mon âme, peur de voir la lumière.

Le tam-tam sonne. C'est le manteau qui en joue. Ça fait mal, mal au bonheur, mal à l'espoir. Les yeux fermés, je prie très fort pour que cesse cette musique, pour que le manteau quitte le bistrot. J'ai peur d'ouvrir les yeux, peur de ne pas voir son visage, peur de me souvenir, peur de n'avoir jamais oublié...

Dans ma tête un bourdonnement insupportable, un bruit infernal. Mes yeux sont toujours fermés. Je sens sur mes épaules des mains qui se posent doucement. Je sens les larmes qui coulent et glissent derrière mes paupières. Les mains m'enlacent : j'éclate en sanglots. Mon corps pleure parce qu'il se souvient. Ma tête, elle est confuse, elle ne sait plus, elle ne saura jamais plus. J'ouvre les yeux et, contre le manteau rouge, je pose ma joue chaude comme la braise.

Je me sens mal, je vois cet inconnu qui me tient contre lui et j'ai peur, encore. Je sors du café comme si l'on m'avait projetée à travers la porte. Je pleure, je cours dans toutes les directions. Je trébuche et un animal au pelage d'acier et aux pattes de caoutchouc noir m'avale d'un coup. Sur sa langue d'asphalte, je suis étendue.

Je n'ai plus mal, je n'ai plus peur. Dans mes yeux, coulent de petits filets rouges. C'est le manteau, le manteau rouge. Je suis ailleurs, loin, tellement loin. Le tam-tam joue encore dans ma tête mais le son s'estompe progressivement. Je vois rouge, tout rouge. Je suis bien, je m'endors. Je me souviens que... j'étais bien... J'imprègne cette sensation et m'éteins rouge dans mon sang noir...

Les toilettes

Dans les toilettes crades d'un bar crade, tu viens entre mes jambes en désespoir de cause. Ton sperme pourri entre en mon ventre, je vomis mon être vide comme on vomit un craving de smack. Tu défonces mon corps comme on défonce l'appart d'un junkie plein de dettes. Tu ne déchires pas ma peau mais tu devrais. Ça finirait de m'achever et j'arrêteraï d'attendre après la mort.

Tu craches ta solitude dans mon utérus ravagé par lequel seuls les trains ne sont pas passés. Tu t'affaisses contre le sol quand ta queue n'a plus rien à dégueuler. Je me retourne brusquement et t'empoigne par le crucifix que tu portes au cou. Je n'en ai pas assez, je plonge ma main crispée dans ta poitrine froide. Je fouille comme lorsque l'on vide une proie de ses tripes. J'arrache ton cœur de sa cavité, le sang pisse... Tes artères et tes veines pendent comme un paquet de fils dépluggués. Tu ne cries pas, tu ne bouges pas. Je regarde tes yeux pour la première fois. Ils sont vides, vides de tout. En fait je m'en fous ! Ton corps éteint gît sur le plancher mais ta queue est gonflée comme une vieille relique, comme un vestige d'une ancienne civilisation. Je m'agenouille, je m'accroupis sur ton membre, je veux sentir la mort en moi, qu'elle me glace le sang et les os et qu'elle empoisonne mon cerveau. Je me relève et me repenche. Cette fois, je la prends entre mes dents. Je la croque comme un appendice gênant et sur le mur tatoué de ces chiottes infectes, je crache ton gland juteux comme une vieille chique de gomme usée qui ne goûte plus rien.

La séance est terminée. J'ouvre le robinet et essaie de faire partir les spots de dèche sur ma jupe. Mes souliers marinent dans ton sang qui parvient même à salir mes semelles. Je me refais en vitesse un maquillage du samedi soir et je sors laissant mes pas dessiner la trace de mon désespoir sur le sol... en rouge.

Le vent dont j'ai rêvé

Le vent dont j'ai rêvé en un tourbillon me soulève. Il m'emporte au loin dans un monde inconnu, celui où tes bras attendent sans chagrin mon corps qui se bat pour croire en demain. Ton souffle chaud et régulier comme la musique du train m'enivre, me berce, m'étourdit. Tes mains moites d'un désir flou osent sur mes cuisses étendre le doute, étendre l'angoisse comme on étend un onguent sur une plaie infectée. Je sens ton être de feu animé qui rallume en mes pores la flamme qui fait si mal. Je ne peux arrêter, repousser tes mains. Si je freine l'excès, je m'éteins de suite. J'alimente, je nourris jusqu'à perdre contrôle, ce désir où je fuis, où je ne suis qu'un rôle. Le regard des passagers ébahi, envieux, avide... stimule mon personnage: le public est ravi.

Derrière la fenêtre, un ciel bleu azur attire un instant mon regard. Je retiens mon souffle qui accélère comme les battements de mon cœur. Mon corps s'anime: le ciel devient rouge. Rouge de passion... rouge de rage... rouge d'amour... rouge de sang... Dans la chair de ton épaule, je mords à belles dents. Mes ongles entrent dans ta peau... Le ciel n'existe plus. D'ailleurs plus rien n'existe. Je me sens pleine, pleine de toi. Cela comble le vide, le vide de moi. Non, reste! Reste un peu, juste un peu...

Il retire son membre encore agité laissant couler ma mer intérieure. La femme était mais elle n'est plus. Au désespoir elle meurt, nue...

Dessiner les étoiles

Je suis dans un état postcoïtal, un état où le corps et l'esprit se confondent et où rien n'a plus d'importance. Mon être est parcouru par une chaleur nonchalante. Sur les couvertures, nos corps sont étendus côte à côte. Le soleil chaud entre par la fenêtre à travers les lamelles du store. C'est l'après-midi mais il pourrait tout aussi bien faire nuit. Le temps n'existe que dans l'épuisement d'une rumba orgiaque qui se lit sur nos visages. Mais, qu'importe, nos yeux sont fermés... Un frisson me parcourt l'échine, c'est la coke. Je me glisse doucement sous la doudou confortable. Les minutes passent, je ne dors pas, toi non plus. Tu te retournes et viens te blottir contre moi pour un peu de chaleur humaine. Ta main caresse mes cheveux encore humides, enduits de sueur de baise. Tes doigts caressent mon visage et glissent sur mon épaule à découvert. Ils s'égarer sur ma hanche. Je sens ton phallus se gonfler contre mon dos. Tu agrippes mon ventre et me pénètre par derrière... Je ne dors pas et ne suis pas sûre d'être réveillée. Ton bassin danse avec le mien qui suit les mouvements de ton corps comme un aveugle suit son guide. Les pas s'accélèrent et la danse s'achève en une éjaculation animale qui laisse une coulée de sperme mouillé s'échapper de ma vulve encore chaude. Tu restes logé en moi, tes bras autour de ma poitrine. Je m'endors paisible... J'ouvre les yeux. Le soleil a disparu. Il fait noir, noir comme la nuit. Ta main dort sur mon sein gonflé de désir. Je prends tes doigts et les caresse du bout des miens. Ils s'élèvent dans les airs et dessinent des ombres chinoises sur le mur blanc. Je t'explique, convaincue, que c'est comme cela qu'on dessine les étoiles et qu'en étirant les bras bien haut, on arrive à les accrocher dans le ciel pour qu'elles brillent. Tu affiches un sourire amusé comme un adulte devant la naïveté du geste de l'enfant. Je t'embrasse... Ça chatouille... Je dois partir. Je me lève et m'habille au ralenti, sans dire un mot. Une dernière étreinte, douce comme la peau d'un bébé. Allez... je file... Adieu...

Le voyage

Je suis ici, dans cette chambre qui est tienne, dans un lieu que je ne connais pas. Il y a longtemps, nos chemins se sont croisés et un moment, j'ai cru te connaître, alors je t'ai aimé. Dans un nuage de brume nous nous sommes perdus. Nos regards ont cherché en vain nos silhouettes. J'ai connu l'angoisse, ressenti la perte, et ce sans avoir jamais possédé. Sur de multiples routes, mes pas se sont posés. Mon cœur, mon corps croyaient avoir oublié. Un matin, je me suis réveillée, croyant avoir compris, j'ai voulu te trouver. Par delà les montagnes, les vents et les marées, j'ai parcouru, sereine, le chemin qui me mènerait à toi. Toi qui, en fait, n'es peut-être plus toi. Me voilà enfin à ta porte, j'entre, je tombe du haut de mon autel. Je suis venue ici la tête haute et pleine. Pour ne savoir te dire qu'en fait je ne sais rien. Je ne sais plus rien devant ton souvenir qui dans mes rêves ne rallume que d'anciens désirs. Aurais-je parcouru ces milliers de contrées si au fond j'avais su ce que j'allais y trouver ?

Pour Asraël

Hommage à tous les chatons qui vécurent un jour sur cette terre où la vie n'a plus de sens propre que celui du matérialisme. Un nocturne de Chopin pour bercer leurs âmes, les envelopper dans la douceur de ma mémoire et leur rendre le respect auquel ils ont toujours eu droit.

Un instant de recueillement où chacun n'est qu'un iris de Van Gogh, seul, mais empreint d'une certaine forme de paix dans un silence mortuaire. Que votre fourrure se transforme en une paire d'ailes somptueuses et que vers les cieux elles vous mènent pour votre repos éternel.

Le poids de la mort se fait lourd sur mes genoux,
Où dans une boîte fermée s'est éteint un minou.
De lui s'est extirpé le souffle de la vie
Pour lui permettre de gagner son paradis
Celui duquel seuls les chats ont la clé
Car ils sont les seuls à pouvoir l'apprécier.

La nuit tombe

La nuit tombe, épaisse et lourde en son bagage. Crémeuse, elle nous laisse entrevoir la lueur brûlante, asphyxiante. J'étouffe, l'étau du droit chemin presse mes tempes jusqu'à ce que le jus brillant sorte et coule sur mon visage encore sain malgré un regard dénué de toute candeur. Ma flamme était faible car l'oxygène se faisait rare. Le liquide putrescent a sonné l'accomplissement et éteint cette dernière pour l'éternité. Les astres en sont témoins, je ne vibre plus, j'attends et dans l'attente, je souffre. Non, je ne souffre plus car l'espoir s'est amoindri jusqu'au point insidieux où on le confond avec la survie. Là, on juge, le verdict tombe : le jugement dernier entre les vivants et les morts. Mais si, d'un coup de vent, ne serait-ce qu'une brise, la balance penchait du côté obscur, que deviendrait l'absolu du très haut ? Tout cela est tellement incertain...

Pouvons-nous encore avoir la prétention d'être ?

La cage

Un mur gigantesque se dresse autour de mon cœur blessé. Une cage dont les barreaux sont taillés comme des pieux et dont les extrémités me transpercent la poitrine. Je m'essouffle à essayer d'inspirer. Je me suicide dans l'essence même de mon instinct de survie. Mon cerveau ne cesse de chercher le moyen d'en sortir, mais le sablier de ma vie achève de se vider et je fais le décompte des grains de sable en guise d'abandon.

Dire à un salaud qu'il l'est

Toi salaud, qui es-tu
Pour venir te rire de ma folie
Roi, nigaud, homme de peu de vertu
Maintenant qu'importe, je déguerpis

J'enduis mon corps de glaise qui sèche,
Pour ne plus sentir tes mains sur ma peau.
Pour ne plus attendre au pied de la crèche,
Un Dieu stérile tueur d'agneaux.

Offrandes vaines pour un capital illusoire,
Récoltes saines pour un général en devoir.

Sujets soumis, innocents, purs de leur candeur,
Objets détruits sous l'emprise du charmeur.

Entre en mon antre,
Toi qui sais ouvrir une porte.
De ton glaive déchire mon ventre
Toi qui sais porter les culottes.

Ris-toi de ma douleur,
Ris-toi de ma chaleur,
Gémis sous cette dernière
Qui te brûle et t'apeure.

Sauve-toi, cours au loin,
Toi qui n'as peur de rien !
Éphémère sans abri qui rejette ma main...
Non pas celle que j'ai en trop
Mais bien celle que je coupe
Parce que le sang te répugne
Celui même de tes troupes.

ROUGE de Nathalie Bélanger est le vingt-huitième recueil de textes publié dans la collection *Prise I*. Cette collection a été créée afin de permettre à des jeunes auteurs du cégep du Vieux Montréal de publier une première œuvre.

© Tous droits réservés Nathalie Bélanger et le
CANIF, Centre d'animation de français du cégep
du Vieux Montréal. Avril 1999.

Renseignements: 982-3437, postes 2164 ou 2364

Dépôt légal: décembre 1997
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

Infographie et impression:
Centre de production de l'écrit, CVM (3861)

Cégep du Vieux Montréal
255, rue Ontario Est
Montréal (Québec)
H2X 1X6

Canif

LA F  **NDATION**
du cégep du Vieux Montréal

C o l l e c t i o n PRISE I